

vague et délicieuse, lorsque tout à coup, à travers les hizarres découpures du jardin de la ferme, accidentées çà et là de masses ténébreuses et de vives échancrures illuminées par la lune, il eut voir passer, puis disparaître, puis se remonter, une ombre. Les idées de vols qui préoccupaient constamment les habitants de Fresnoy jaillirent dans le demi-sommeil du jeune homme; ses yeux s'ouvrirent largement, il se rapprocha de la fenêtre, revêt l'ombre plus distincte se glissa vers la maison, puis disparut de nouveau dans les ténèbres. L'instant d'après, il entendit des pas légers dans l'allée qui avoisinait la salle. Puis la porte s'ouvrit doucement. Ce jeune homme, qui était vigoureux et brave, et qui ne se laissait dominer, grâce à une éducation assez bonne, par aucune faiblesse superstitieuse, s'arma rapidement du tube en fer qui sert toujours de soufflet chez beaucoup de campagnards, se coucha sur la table à côté de l'épais dormeur, mais de manière à pouvoir épier tous les mouvements de l'individu qu'il supposait être l'introuvable voleur,—et attendit.

Il vit d'abord un rayon terne s'échapper de dessous l'habit de l'inconnu; puis il distingua une lanterne sourde que ce dernier découvrit un peu, et à l'aide de laquelle il examina lentement toutes les parties de la salle, puis les deux dormeurs, devant lesquels il s'arrêta longtemps. En ce moment, certes, le cœur du jeune homme battait avec violence; ignorant le dessein de l'inconnu, qui peut-être était un assassin, il se demandait si le plus prudent n'était pas de se jeter brusquement sur lui en appelant le dormeur à son aide. "Mais, pensa-t-il, aussitôt, je n'ai encore la preuve de rien... Attendons un instant... Si pourtant, s'apercevant que je ne dors pas, il allait me poignarder..." Peut-être alors le jeune homme allait-il se lever, lorsqu'il entendit le mystérieux personnage s'éloigner de la table. Écartant un peu ses mains dont il s'était enveloppé la figure, il le vit s'approcher du pressoir qui occupait une des parois de la pièce, prendre quelque chose derrière un plat d'étain et se rapprocher du foyer. Ensuite, le voleur ouvrit, sous le vaste pan de la cheminée une petite armoire en fer, tira doucement un sac dont il cherchait à étouffer le cliquetis argentin et fourra ce sac dans une gibecière dont il était muni. Puis il prit un second sac avec précaution, et continua ce manège tout en se retournant fréquemment vers les dormeurs.

"Eufin, voilà le voleur trouvé," se dit le jeune homme... Alors il n'hésita plus. Empoignant à deux mains le tube de fer qui était resté entre ses jambes, il se leva d'un bond; deux coups sourds retentirent, celui du tube sur la tête de l'inconnu, et celui d'un corps sur le carreau.

Le jeune homme saisit la lanterne sourde, l'ouvrit, se pencha vers le visage de l'homme qu'il venait d'abattre, et poussa un cri terrible.

En ce moment le dormeur, s'éveillant à demi, halbutia des paroles inintelligibles, puis sa tête retomba sur sa main. Le fils du juge de paix qui, au premier murmure de son compagnon, avait vivement recouvert la lanterne, la rouvrit un peu, vit la gibecière de l'inconnu, remit les sacs d'argent à leur place, referma l'armoire de fer et alla en replacer la clef derrière le plat d'étain.

Cela terminé, il chargea le corps sur ses épaules, sortit sans bruit de la salle, traversa le jardin, toujours avec son fusil, gagna une ouverture de la haie, prit le chemin de la maison de son père, se fit reconnaître du chien qui se tut à l'instant, et multiplia les précautions pour n'être pas entendu des domestiques. Il parvint à se glisser sans être entendu, vers la chambre de son père, déshabilla le corps, le coucha dans le lit qui était vide; et, accablé par tant d'efforts et d'émotions, il s'évanouit.

Quand le jeune homme revint à lui, la nuit durait encore et la bougie de la lanterne allait s'éteindre. Un gémissement s'échappa du lit: "Mon père, êtes-vous encore vivant?" s'écria le malheureux parricide en se précipitant au chevet. Rien ne répondit. Le jeune homme alluma en tremblant un flambeau, retourna vers son père, et, voyant qu'il donnait quelques signes de vie, se hâta de lui prodiguer tous les secours qu'il pouvait imaginer, au milieu de sa consternation et dans le désordre de ses idées.

Enfin le vieillard ouvrit les yeux; il promena quelque temps dans la chambre des regards effarés, porta la main à son front, comme un homme dans les idées de qui s'est opéré un déchirement violent; puis, à la vue de son fils dont le front pâle était couvert de confusion et d'horreur, et dont les traits contractés exprimaient un indicible désespoir, retrouvant progressivement le souvenir de l'événement fatal:

—Tout est découvert, n'est-ce pas? lui dit-il en se scillevant sur son séant.

—Mon père! grâce! grâce! c'est moi qui vous ai frappé!

—Et tout le village sait maintenant que l'auteur de tant de vols, c'est moi?

—Personne, mon père; c'est moi seul qui vous ai vu, moi qui vous ai assassiné.

—Ah! béni soit le ciel qui, en me châtiant ainsi, sauve l'honneur d'un innocent. Tu resteras estimé, mon fils, mon crime ne te fera rien perdre; du moins, je mourrai content.

—Mon père! mon père! dites que vous me pardonnez.

—C'est à moi, mon pauvre Eugène, à te demander pardon, moi qui pouvais te léguer un nom si tri sur un échafaud. La justice divine m'a prévenu à temps: c'est à elle seule que tu dois demander une grâce, celle de ton père. Mais tout n'est pas réparé par ma mort, et pour que ton nom reste intact il est encore beaucoup à faire. Hélas! puisse la peine due au père ne pas retomber sur la tête du fils! Ecoute d'abord, comme un confesseur et un juge, l'aveu de toute ma honte; peut-être ensuite Dieu m'inspirera-t-il des moyens d'expiation dont rien ne rejillira sur toi.

Depuis trente ans que j'habite ce village, et dans les vingt autres que j'ai passés à la ville, sache que l'unique pensée de ma vie a été l'amour de l'or, des jouissances qu'il procure, de la considération dont il revêt. Cinquante ans, cette passion effrénée m'a rendu le plus malheureux des êtres; tous les efforts que je tentais n'aboutissaient qu'à la misère; enfin, manquant de tout, accablé de la position dépendante et basse dont rien n'avait pu me tirer, possédé d'une haine furibonde contre tout ce qui était plus haut, plus riche, plus considéré que moi, je quittai, en la maudissant, la ville de Saint-Quentin, et je vins m'ensevelir dans ce village, où du moins je n'étais pas écrasé par tant de supériorités, et où le tableau des misères d'un plus grand nombre me consolait des miennes.

Mais là, comme ailleurs, pour vivre, pour acquérir quelque bien et quelque honneur, il fallait travailler, travailler jour et nuit, et souvent on ne parvenait qu'à grand'peine à gagner du pain pour soi et les siens. Heureusement j'étais garçon et je savais jeûner en attendant le luxe dont la soif me desséchait jusqu'à la moelle des os.

Après dix ans de séjour dans le village, j'étais contre-maître d'une de nos meilleures fabriques, et je me voyais possesseur de plusieurs milliers d'écus, dont chacun m'avait coûté d'horribles sueurs et des grincements de dents. J'épousai une fille de fermier, sa mère, qui m'apporta une quinzaine de mille francs en dot; et enfin, je vis se former le noyau de la fortune que comtemploient mes rêves démoniaques, et par laquelle je voulais être à mon tour un des plus insolents de la ville.

Mais l'âge venait vite et mon trésor s'amassait lentement. Je fut vingt fois tenté de finir la lutte en me donnant un coup de pistolet dans la tête; je ne sais quel infernal espoir revenait sans cesse me sourire et me montrer le but toujours près de ma main.

De l'idée d'un crime exécuté contre soi-même à celle d'un crime exécuté contre la société, la pente est rapide. Je ne sais quelles infâmes hallucinations me traversèrent le cerveau; mais assurément, si je ne cédaï pas à quelqu'une de ces tentations diaboliques, c'est que je voyais toujours au bout un châtement judiciaire, et peut-être une mort ignominieuse avant la jouissance complète des biens que j'aurais ravés.

A force de réflexions, de calculs et d'insomnies ardentes, j'entrevis, pour arriver à mes fins, une voie toute neuve, et dont, plus je la creusai, l'issue me parut efficace et certaine.

Le meilleur calcul, avais-je lu quelque part, c'est de rester honnête homme. Cet axiome essentiellement vrai me parut, avec quelques modifications, devoir être ma règle de conduite.

Il y en a, me dis-je, qui sont honnêtes gens, tout bonnement pour être honnêtes gens; moi, je serai honnête homme pour pouvoir être plus sûrement fripon.

Cette base une fois bien arrêtée, je devins un modèle de toutes les vertus sociales, religieuses, et de toutes les qualités familières qui devaient faire de moi le Franklin de Fresnoy-le-Grand; vingt ans je portai mon masque, vingt ans je mentis à la vertu en la pratiquant; et il y a deux ans environ j'obtins de l'enthousiasme de la commune et de la confiance de l'administration le poste que j'occupe aujourd'hui, et qui devait surtout me faciliter l'exercice de mon industrie machiavélique.

Fut donc de ma vieille réputation d'honneur et des avantages de ma position nouvelle, je commençai mes vols vers la fin de l'année dernière. Ils me réussirent d'autant mieux que le secret de la plupart des familles m'étoit confié, que chacun me consultait comme un père dans ses indécisions, ses chagrins et pour le placement de ses fonds et que l'intimité où je vivais avec tous me permettait de surprendre mille détails favorables à mes expéditions nocturnes. Et puis, je me munissais toujours de prétextes pour les cas de surprise; souvent même je volais en plein jour, et avec une prudence propre à écarter le soupçon prêt à naître; mais le soupçon était-il possible? On aurait accusé avant moi sa femme, ses enfants, le curé, le médecin, les plus anciens domestiques. Plus tard, quand il fallut prendre des mesures de répression et d'enquête, j'eus encore beau jeu, puisque je dirigeais toutes les recherches et que j'indiquais les postes qui devaient être occupés.

Tout cela te fait frémir, n'est-ce pas, Eugène? Oh! oui, c'est bien infâme! Et ne crois pas que j'exécutasse tranquillement ces vols odieux, mille fois plus odieux que ceux des brigands à main armée; loin de là, ma vie était une perpétuelle torture; mais, si près du but après tant de fatigues, il m'en eût trop coûté de m'arrêter en chemin, et pour ne m'être pas chargé de crimes inutiles j'en commettais encore.

Un grand enseignement ressort de ce fait, mon fils! Toute notre vie dépend souvent d'un premier acte; une faute en engendre une autre; nous comprenons si bien la brièveté de la vie que nous ne voulons rien perdre du passé, et telle est notre impatience que nous aimons mieux continuer à nous engager dans une voie mauvaise que de revenir sur nos pas. Je te le répète, le passé est un engagement pour l'avenir. Bientôt tu seras maître de tes actions; tâche que la première soit franche, vertueuse, noble, les autres seront une habitude. La vie est une flèche lancée; si elle est mal dirigée, à mesure qu'elle avance, elle s'éloigne du but.

Maintenant, et comme il faut sur tout qu'une carrière, avant d'être entamée, ne soit pas flétrie, car la honte des pères est souvent aussi un engagement pour les enfants, je vais t'apprendre ce que tu auras à faire pour te conserver un nom pur et conquérir le droit de rester honnête homme.

Si les vols s'interrompent du jour où j'aurai cessé de vivre, il se peut qu'on